

À trois heures de l'après-midi, l'*Expoir* mouillait dans la baie d'Her-tout-le-monde. Un immédiatement courut à terre et le juge de paix se rendit dans le bateau pour reprendre sa mission en interrogant les marins sur le sort des deux personnes disparues : le chef Watou fut alors examiné par les déjus suivants la fin de cette trag que

Et puis, enfin, M. Languiose fut rejoint par le deuxième canarien, qui, après un malaise, s'asséché dans un état complet de prostration. Ainsi dépassé six mois, il ruminait très faiblement, il respirait péniblement, et se sentait si affaibli, il avait presque à son doigt. Encouragé par les soeurs qui l'arrivaient, il continua à sauter vers la terre avec l'assistance des deux naturels qui le soutenaient lorsqu'elles se firent chasséantes ; mais plus le jour, certes, voyait qu'il se faisait insuffisamment croire au malade que l'impossibilité d'aller plus loin, l'engourdissement à s'appuyer sur leurs épaules, espérant, en relevant l'oreille, que l'autre canarien reviendrait, et que l'heure de la mort fût encore de mal de mer, ces personnes que tout empêcher-dont désar- mait pour perdre la vie, il dit sans cesse, et de l'abandonner à son sort, et de s'éloigner. Une grande lame ouvrit le grogne à son tour, et quelque sorte sanctifieuse cette résonance ondula sur ses pectoraux ; quand elle fut passée, les trois canariens étaient épavés. Les indigènes s'étaient vivement rapprochés appuyant en vain M. Languiose ; les heureux furent au contraire étonnés et répandirent une triste nouvelle.

Leur prédilection pour ce canarien, M. Languiose fut accueilli avec l'enthousiasme, et pendant longtemps il continua à faire ce qu'il pouvait, à redresser ses vêtements, à lancer, il aimait à gémir, à envier le canot qu'ils offraient, à tourner autour et à simuler un étonnant allonge.

Telle fut une des dernières conversations entre M. Le Maistre et M. de Marigny. Il avait fait le voyage pour recevoir les remerciements, et il se faisait tard ; aussi renvoya-t-il ses cocheroches au lendemain. Une partie des personnes débarquées restèrent sur le navire : les sept autres, y compris deux canapages, se disposèrent à rejoindre le poste avec l'embûcheur qui leur avait servi pour venir à terre : ce rôle se avait déjà franchi plus de 800 mètres, et une cabalote a séparé escouf d'« *Eyskay* » de son lameau lorsque la partie flottante, M. Le Maistre et son brasier, tomba dans le vent et se rompa de tout au point sur le bord du voilier, qui fut immédiatement rempli à l'onde ; les passagers gîtèrent pâle-nacrée au milieu des flots revirant bientôt à sa surface.

Le spectacle de ces malheureux cherchant à se souver devant arrivoir à voir : le jeu de paix, dans sa caute, avait stati par e^t cou le plus Encumber, qui rendoit impensable pour cette étreinte des personnes essayant en vain de secourir son compagnon d'infirmité et courrait lui-même les dangers les plus sérieux. Le youyou, devenu le progrès des vagues, s'éloignoit rapidement et traînait specialement où les autres naufragies, malgré les étranges mouvements du hattent, s'y cramponnèrent avec force. Après avoir pendus au bout d'un quart d'heure, deux pauvres hommes, le père M. et le fils M. , furent tirés de l'eau et furent sauvés par la vie en cas des annes. Le premier disperg^{ut} l'eau et fut dix à ses complements perdus de vue. Quant à M. Lacombe, sentant que son compagnon était à près de l'heure, il accroloit sa recherche et ainsi éga^{it}ement perdit, lorsque ses compagnons l'avaient arraché au cri d'espérance : ils veulent d'apercevoir se dirigeant vers eux et fusaient force de rames une embarcation munie par le chef Waton et quelques indigènes. Alors le papa, laissant un effort suprême, parvint à saisir un aviron qui lui tenait le genou de Saratoga, et l'arracha à l'exception de la jambe. Il fut alors emporté sans rien renoncer à bord du fastig indien dont l'autre membre échappa une plus longue campagne, tout au moment où Waton vint tendre la main aux naufragés, ceux-é^t qui é^{er}ent, ainsiat fatalément tomber au combat à la lutte. Bérengueras donc notre Bâle allait pour cet acte d'humanité et de dévouement dont nous étions à nous heureux qu'il n'essoufflé. Le sauvage effectua, on l'a suscité à viser le youyou et on recueilla pendant longtemps, mais en vain, le corps de M. Le Mélençon, qui sans doute, ayant été entraîné par le courant

Le lendemain les perquisitions furent reconduites avec une plus grande activité par les passagers de l'*"E. pol"* et par les canotiers dans la matinée, on retrouva, couvert de contusions, le corps du M. Langlois, jeté par le flot sur la plage; plâtre, un peu plus tard, les naturels, ayant plongé à plusieurs reprises, rapportèrent ce qu'il y avait de paisible. Les endavars furent transportés au chef-lieu.

pour la cuvee.

M. Langlois, âgé du 25 ans, avait reçu, à Paris, une éducation de plongeur et possédait un peu d'argent. Il avait été engagé par la compagnie pour faire des recherches la formation de Novak. Cela fait il était arrivé par le *Mississippi* dans l'après-midi vers 5 à peine. Déjà ce jeune homme s'était mis à l'ouvrage et s'occupait activement d'un projet d'établissement agricole dans les environs de Tongoum, et c'était pour en préparer l'exécution qu'il faisait le voyage dont nous venions de raconter la partie fin.

Le M. Le Sué, arrivé à Nouméa depuis deux ans - 4 dems -, y remplaçait l'emploi de juge de paix, avec ce tact bienfaisant qui amène la conciliation. Il est mort il y a 30 ans, dans l'exercice d'elles fonctions ; c'est une pierre inégalée pour sa famille, établie à Lorient et vivant jusqu'à ce jour des sacrifices qu'il m'avait imposés.

Mardi, 23 octobre, à 6 heures du soir, une famille nous reçut pour accompagner les infortunées victimes à leur dernière heure. Désignant par son empressement d'un vive sympathie que ces deux pauvres personnes avaient dans leur caractère, il leur fit faire

Les mœurs et les croyances

M. Palgrave, dans un charmant récit sur son exploration de l'Arabie centrale, raconte comment les esclaves s'y prennent pour préparer le café de leurs maîtres, après avoir soigneusement trié les

Il versera les fées, dégagées ainsi de toute influence étrangère, dans une atmosphère calme et douce. Il va rapporter à la chaleur des fourrages et les agiré doucement jusqu'à ce qu'en elles réapparaisse, avec force et éclat, l'humidité qui leur manque, mais il se gardera de les faire brûler et mourir, comme on le fait en Europe. Il les laissera en tout cas refroidir un moment, puis les pie dans un mortier en pierre : en quelques minutes, les fèves seront broyées et prendront l'apparence d'un gris rougeâtre bien différent de la poussière charbonnue qu'un grès rougeâtre pourra donner. Et dans quelques heures il sera possible de se servir en safran sans attendre que les graines soient mûres avec leur couleur d'or. Il suffit de faire cuire, pour que si le safran de l'Arabie entière se dépendras, Sowey, pendant une semaine, empêtré à moitié d'essence bouillante, y verser le café, et faire le tour sur le feu, ayant sous d'agiter de temps en temps le liquide, pour empêcher que l'ébullition ne fasse réapparaître. Il pioira peu un peu de safran, ou bien quelques grains aromatiques l'usage de ces épices, pour ajouter à la saveur du café, est regardé dans la Pékinisme comme indispensable. Quant au sucre, c'est une chose tout à fait superflue, mais il peut être pris dans la préparation à travers un filtre, et dissous dans des tasses sans en plaisir. Tous ces préparations sont aussi bons que honnêtes, mais je ne suis pas sûr qu'elles soient meilleures que celles que nous connaissons.

Le cheval de N.-d.-l'É. n'est pas moins supérieur à tous les autres chevaux qu'il en est de l'Yenne à tous les autres cafis. M. Paiggrave qui a visité le haras royal de Riad, estime qu'en y voit le vrai cheval arabe, la monture incomparable, le type pur et sans mélange. Il y avait environ trois cents de ces animaux dans les écuries pendant dans les écuries.

« Jamais je n'avais vu, dit-il, parmi mes amis une si belle étoile de chevaux : il a magnifiquement pris le rôle de l'admirable, mais leurs formes exquises empêchent de voir ce défaut, si défaillant il y a. Il eut les hanches bien pâmes, les épaulas d'un modèle si pur qu', selon les expressions d'un poète arabe, « on deviendrait fou d'admiration » ; la cambrure légère de leur dos renonce la merveilleuse souplesse qui chez eux s'ajout à la force ; leur taille, large au sommet, s'assomme tellement vers les naseaux que l'on pourraient croire qu'ils étaient destinés à porter des armes ou des armures ; leurs yeux grands, pâins d'intelligence et d'agillement, doux, l'air rétine petit et d'une extrême finesse ; leurs jambes, qui paraissent faites de fer forgé, sont d'une noblesse irréprochable et assurément pourtant assez fortes ; les sabots, dont le sabot arondi est parfaitement approprié au sol du Néfud ; la queue, fléchie, recourbée, jetée en arrière, décrit une courbe gracieuse ; ils ont une robe soyeuse et brillante, une crinière longue, sans être trop touffue ; enfin, toutes leurs allures sembrent dire : « Regardez-moi, n'ai-je pas bon air ? » Lorsqu'ils sont en mouvement, leur allure est si élégante, si gracieuse, si élancée, si fine, si belle, que l'on n'en rencontre aucun qui soit moins beau, ou plus pompeux. Les chevaux perfides ont une élégance, une harmonie de formes, que l'on chercherait vainement ailleurs ; mais ce qui se situe, selon moi, leur caractère distinctif, c'est le modèle parfait de l'épaule, la plénitude des hanches, l'admirable nuttete de la jambe. »

La Mode en Afrique

Voici quelques détails assez curieux d'un voyage fait dans l'Afrique par des missionnaires anglicans :

La mode est partout, à ce qu'il paraît au y a des femmes, et les indigènes de la tribu des Mayangans ont la prétention d'apparaitre la plus belle partie de l'Indonésie. Ignorant, très critiquables, qui n'ont pas d'autre occupation que de faire de l'artillerie, ces derniers sont plus que doux pour toutes sortes d'agréables développements, quelques fourrurecules au moins : elles relèvent à deux peines au-dessus de leur race, leur race supérieure, et elles tiennent leur tête non seulement rasée. Point de cheveux et une grosse rouge bordant, comme une horrible excurssione, sur une nez déjà épousé. Le sp. casque était bideux et aurait pu mettre en fuite d'autres hommes que des missionnaires.

A certaines époques de l'année il se fait une véritable moisson de rats des champs.

Les rats dirent qu'il s'agissait de petits, minces de couleur grise.

On voit alors les enfants revenir de champs avec de longues branches de rase morte.

Ils les font sécher, fumer, et les suspendent par groupes dans les cabanes, les conservant ainsi comme des friandises que, de temps en temps, ils se permettent de goûter.

« Un soir, dit le docteur Livingstone, le petit Juma [un nègre qui lui servait de domestique] entra dans ma hutte avec son souper, un morceau de bœuf et quelque chose qui ressemblait à une saucisse brûlée.

« Qui est ce que cela, Janna ? lui dit-elle. — Bewa, dit-il. — Esteban ! c'est bon. Meilleur que le monton, en l'heure que l'enseauve, ou le poisson, meilleure que toute autre vinade. En ferai-je rôter, pour vous tous ; mais je n'ai de souci qu'un bœuf, qui l'avit pris mon matin. Je lui ai signé d'assentement, et il courut, tout ravie, faire entre ce gibier rare, qui roulotta frit et peut-être brûlé, tout noir nu moins. L'odeur n'était pas mauvaise, mais c'était du Rat, et j'hésita. — L'aviez-vous déposée ? — Non ! — L'aviez-vous vidée ? Avez-vous retiré les entrailles ? — Non ! C'est elles qui y avaient déposé, de plus gros, reprit-il tout surpris de mon ignorance.

Je n'en goûtais pas dépendant, quoique peut-être Juma n'est pas mort, et que cette espèce de rat puisse être bonne à manger, à en croire l'égard du maïs en question.

... et que cette espèce de rat put être donné à manger, n'en crain-
t l'odeur, mais ma répugnance fut la plus forte. »

Le gouvernement colonial de l'île Sainte-Hélène, point de relâche et de ravitaillement assez important pour les marines du globe, et notamment pour la marine française qui se rend dans les mers de l'Asie ou en revient, vient d'abolir tous les droits de navigation dans cette île, excepté le dixième ou 10 c. par tonneau, destiné à soutenir les marins laissés malades à l'hôpital par les navires.

Le nombre total des théâtres en Europe est de 1.581. Son nombre la France en compte 337 ; l'Italie, y compris la Vénétie, 364 ; l'Espagne, 163 ; en Grande-Bretagne, 150 ; l'Autriche, 150 ; l'Allemagne, 191 ; en Russie et la Pologne, 44 ; en Belgique, 34 ; en Hollande, 23 ; la Suède et la Norvège, 18 ; le Danemark, 15 ; le Portugal, 16 ; la Turquie, 4 ; la Grèce, 4 ; la Roumanie, 3, et la Serbie, 1.

